

LA COMPAGNIE 13
PRÉSENTE

SHAKESPEARE LE MARCHAND DE VENISE

APRÈS LE SUCCÈS DE
MARIE TUDOR

"Une mise en scène onirique,
aérée et vivante"
Le Monde

"Cela va vite, c'est moderne,
c'est Shakespeare
aujourd'hui et maintenant"
Le JDD

"On est emporté par
l'énergie et l'enthousiasme
des comédiens"
Pariscope

"Immense Michel Papineschi.
Le plus bel hommage que
l'on aurait pu imaginer
à Shylock"
Les Trois Coups

"Une direction d'acteurs
pleine de finesse"
Théâtrorama

"Subtilité et intelligence"
Théâtrethèque

"Une réussite absolue"
Froggy's Delight

MISE EN SCÈNE PASCAL FABER ASSISTÉ DE BÉNÉDICTE BAULBY

AVEC MICHEL PAPINESCHI PHILIPPE BLONDELLE SÉVERINE COJANNOT FRÉDÉRIC JEANNOT RÉGIS VLACHOS CHARLOTTE ZOTTO
TRADUCTION FLORENCE LE CORRE ADAPTATION FLORENCE LE CORRE ET PASCAL FABER LUMIÈRES SÉBASTIEN L'ANOUË COSTUMES MADELEINE L'HOPITALIER
UNIVERS SONORE JEANNE SIGNÉ CHANT RAFAËLLE COHEN

REVUE DE PRESSE





Shakespeare aujourd'hui et maintenant

Après avoir triomphé avec *Marie Tudor*, Pascal Faber adapte avec force et intelligence *Le Marchand de Venise*.

Le Marchand de Venise ***

Le petit théâtre du Lucernaire est l'écrin idéal pour mettre en valeur le travail de Pascal Faber : sa dimension réduite force à l'épure; l'intimité qu'il instaure entre comédiens et spectateurs renforce la densité du propos. Quelques caisses de bois, deux ou trois robes, chapeaux et capes, un jeu de sons et de lumières intense et nous voilà transportés dans la lagune vénitienne au XVI^e siècle.

Après avoir rodé au Lucernaire en 2011 avec sa Compagnie 13 une *Marie Tudor* qui remporta tous les suffrages, Faber double la mise. Après Hugo, Shakespeare et l'une de ses pièces les plus controversées, *Le Marchand de Venise*, comédie et drame à la fois, complexe dans son interprétation, (Freud et Lacan, entre autres, s'en sont délectés), lestée de cette délicate question juive: comment faut-il interpréter l'odieux et pathétique Shylock? Pièce antisémite, et si oui (c'est loin d'être certain) comment la rendre aujourd'hui acceptable et intelligible dans notre époque troublée?

C'est toute la réussite de la mise en scène de Pascal Faber et sa traductrice et co-adaptatrice, Florence Lecorre-Person : en concentrant la focale sur les six personnages principaux, ils nous placent dans les meilleures conditions, pour ainsi dire en tête-à-tête avec la force et l'ambiguïté du propos de Shakespeare. Il sont servis par d'excellents comédiens, au premier rang Michel Papineschi (trouble Shylock), Séverine Cojannot (piquante Portia) et Régis Vlachos (ambigu Antonio).

Le metteur en scène ne juge pas, il montre

L'intrigue tient en quelques mots : Antonio emprunte 3000 ducats à l'usurier juif Shylock afin d'aider son ami, Bassanio, à conquérir la belle et riche Portia, à l'issue de l'épreuve des coffres d'or, d'argent et de plomb, épisode qui intéressa fort Freud. Antonio ne pouvant rembourser la somme, Shylock exige que soit prélevée une livre de chair sur le corps de son débiteur, autre épisode qui a passionné Lacan. Le drame se dénouera dans la félicité grâce à l'ingéniosité de Portia mais on n'est pas obligés d'être dupes de ces happy end qui révèlent en creux l'intensité du drame; la mort et l'amour ont toujours partie liée.

Faber ne juge pas, il montre. Peut-être de la même manière que Shakespeare qui écrivit en un temps où les juifs, interdits de propriété, étaient condamnés à l'usure. La mise en scène privilégie les êtres humains sur les symboles religieux ou politiques. Le déchaînement des passions, la grandeur et la veulerie se retrouvent des deux côtés, Shylock et Antonio finissent côte à côte, sur une ligne d'égalité face au jugement de l'Histoire. En resserrant l'intrigue, en se concentrant sur le cœur du "Marchand de Venise", cette adaptation privilégie le mouvement, les confrontations, les changements de registres. Cela va vite, c'est moderne, c'est Shakespeare aujourd'hui et maintenant.

Patrice Trapier

Le Monde.fr

Florence Le CORRE-PERSON et Pascal FABER signent une belle adaptation du Marchand de Venise, allégée et recentrée autour de ses points d'orgue, la signature d'un contrat extravagant entre un honnête commerçant et un usurier, la scène fabuleuse des coffrets pour tous les gages d'un autre contrat, celui du mariage, et le procès qui met face à face les revendications d'un homme humilié avec des juges.

Tous ces contrats qui régissent les relations humaines, deviennent entre les mains des personnages de fallacieuses couvertures censées étouffer les instincts primaires du genre humain, ces vices, notamment celui de prédateur.

Quand il s'agit d'afficher les bons sentiments d'une bonne conscience collective qui n'a pour ombre menaçante que le grand méchant loup représenté par un usurier juif, Shakespeare choisit pour représentant de l'honnête homme, un commerçant mélancolique qui paraît à ce point détaché des passions humaines qu'il est prêt à se sacrifier pour son ami par amitié. A l'inverse, l'usurier Shylock qui ne bénéficie d'aucune amitié, seul contre tous, abandonné par sa fille, sait qu'il a quelque chose à défendre, son existence. Il n'est plus alors question seulement de son identité de juif mais bien de sa nature humaine.

Que ses sentiments de juif humilié ne puissent pas peser bien lourd dans la balance de la justice, leur éloquence, et leur réalité défie toutes les règles. C'est à bon escient, que Portia doit recourir au subterfuge pour contrer le danger que représente alors Shylock acculé à exiger d'un autre cette portion de chair, suprême gage d'humanité.

Portia, la riche héritière, qui doit encore subir la loi paternelle l'obligeant au mariage, est douée d'une intelligence psychologique qui lui permet d'anticiper les réactions de ses prétendants et d'officier comme juge. Son pragmatisme confine à la politique. S'il faut faire régner l'ordre, nous dit en substance Shakespeare, il importe de tenir compte de la réalité humaine de tous les citoyens d'une société, le tout est bien qui finit bien résulte d'une volonté, celle d'apaiser les dissensions. C'est l'œil ouvert que doit avancer ce grand paquebot de la société, pour éviter le naufrage. Quel paquebot pourrait ignorer les vagues d'un Shylock qui touchent sa coque aussi bien que celles d'une Portia qui choisit son mari, contre vent et marées.

Pouvons-nous êtres juges des sentiments qui motivent les actions humaines ? Les personnages chez Shakespeare ne font pas que réciter leurs rôles, ils témoignent tous d'une certaine subversion vis à vis de la règle ? Ils n'arrivent pas être conventionnels. Antonio, le commerçant qui devrait afficher son opulence, déclare sa tristesse. Portia se déguise en homme, pire elle devient juge, Bassani n'est pas le prétendant idéal puisqu'il est prodigue, inconscient et sans le sou. Quant à Shylock, c'est sa propre personne qu'il oppose aux chrétiens qui le méprisent, bien plus que sa bourse.

La vie ne serait qu'une comédie froncée de quelques accents tragiques. Cette philosophie s'exprime merveilleusement dans le Marchand de Venise Il y a des drames que l'on entend mieux sous les rideaux de la comédie. Shakespeare reste un conteur sous les traits de Portia qui n'a à proposer que trois coffres à ses prétendants, l'or, l'argent et le plomb.

Toutes ces substances réunies n'arrivent pas à confondre la complexité des représentations humaines. Peut-on tricher avec ses rêves, avec ses sentiments ? Pascal FABER, le metteur en scène, très habilement, exprime tout cela avec des comédiens qui n'appuient pas leur jeu, qui prennent plaisir à vivre cette comédie.

La scénographie se contente d'une petite scène en bois, de quelques coffres et de jolis costumes. Les lieux, les maisons, le décorum se trouvent dans la tête des personnages. A livre ouvert, ils tournent les pages sans brutalité, ils respirent.

Onirique, aérée et vivante, cette mise en scène de Pascal FABER nous permet en douceur mais profondément de saisir les ondes nuageuses que dégagent tous ces personnages. Nous garderons en mémoire cette belle équipe de comédiens de la Compagnie 13 qui met en valeur la subtile Portia, interprétée finement par Séverine COJANNOT et bien sûr Shylock, Michel PAPINESCHI, saisissant d'humanité.

Un spectacle qui en nous faisant grâce de la démesure, donne libre cours aux spectateurs d'être touchés simplement par ces vagues réfléchissantes de la parole, à la portée de nos mirages, de nos humeurs les plus ordinaires, irrésolues ou fatiguées, et qui témoigne de l'intemporalité de Shakespeare, sinon de son actualité !

Evelyne Trân

Le Marchand de Venise de Shakespeare

par Gilles Costaz

Une joyeuse tragédie

Le Marchand de Venise n'a pas bonne réputation. Shakespeare a-t-il voulu stigmatiser ou plaindre son personnage de Shylock, usurier juif qui accepte de prêter 3000 ducats à un chrétien tout en le traitant avec dédain et en imposant une clause d'une grande férocité ? Mais Shylock renvoie ainsi le mépris dont il est sans cesse victime, depuis le ghetto dont il ne peut sortir. L'antisémitisme de Shakespeare n'est pas du tout avéré, mais la pièce a de quoi l'être. Rappelons l'argument : l'argent demandé à Shylock doit servir non pas à celui qui en fait la demande mais à l'un de ses amis qui a besoin de cette somme pour entreprendre une conquête amoureuse et parvenir au bonheur du mariage. La clause féroce de Shylock, c'est qu'en cas de retard dans le remboursement, le quémendeur accepte de donner une livre de chair au prêteur. L'emprunteur a plusieurs navires marchands sur la mer, il ne devrait pas attendre longtemps de belles rentrées d'argent. Mais plusieurs accidents se produisent en même temps. Les bateaux ne sont pas de retour, le délai est tout à coup dépassé. Shylock demande la livre de chair, un couteau à la main...

Florence Le Corre et Pascal Faber ont allégé la pièce et l'ont rendue très limpide. Dans un décor de bois cuivré, à travers des costumes qui évoquent la Renaissance sans être tout à fait historiques, Pascal Faber suggère une Venise où tout est fête pour les Vénitiens et tout est solitude pour Shylock. La scène des coffrets – celle où les jeunes gens font un choix qui met à nu leur personnalité, selon leur intérêt pour l'un des trois boîtiers présents – y est interprétée de façon peut-être un trop burlesque mais ce qui est tout à fait réussi ici, c'est qu'on y joue sans rupture les deux pièces emboîtées l'une dans l'autre par Shakespeare, les deux couleurs opposées de l'œuvre : la comédie amoureuse qui se termine par des mariages heureux et la tragédie de l'usurier d'origine juive (lequel sera écrasé par la justice vénitienne). Faber a très bien opéré ce mélange des genres, plus anglais que français, en faisant glisser doucement une scène après l'autre.

Michel Papineschi est un remarquable Shylock, ambigu, touchant et inquiétant à la fois. L'acteur l'interprète dans une sobriété inhabituelle, dessinant des douleurs secrètes derrière lesquelles se devinent les blessures du passé et l'esprit de revanche. Il sait être ni ange ni monstre. C'est un grand Shylock. Séverine Cojannot incarne Portia, la jolie femme à conquérir, avec grâce. Frédéric Jeannot, Régis Vlachos et Philippe Blondelle se chargent des divers rôles masculins (ils en jouent parfois plusieurs), en sachant additionner l'élan juvénile et la gravité. Charlotte Zotto ajoute une note d'espièglerie. C'est un *Marchand de Venise* où tout est mis en lumière avec le minimum de moyens et d'effets, dans sa double vérité de joyeuse tragédie avec laquelle on se débattrait jusqu'à la fin des temps. Shakespeare aime-t-il ou hait-il Shylock ? Le spectacle de Pascal Faber et de ses comédiens permet d'aimer tous les personnages et de poursuivre notre réflexion sur cette troublante tragi-comédie.

Théâtre de l'Oulle. Pascal Faber adapte brillamment *Le Marchand de Venise*.

Le spectacle pépite d'or qui brille d'une actualité étonnante

■ L'intrigue de la pièce est d'une grande simplicité : Antonio, un marchand de Venise, emprunte trois mille ducats à l'usurier juif Shylock pour aider son ami Bassanio à séduire la belle Portia. Mais ne pouvant finalement pas rembourser la somme, et selon le contrat établi par l'odieux Shylock, ce dernier exige que soit prélevé une livre de chair du débiteur. La mise en scène présente des comédiens dynamiques, le jeu des acteurs est fluide et donne à la pièce une belle vivacité. La psychologie des personnages est d'une complexité captivante, elle se profile sur plusieurs champs si bien que l'on ne sait jamais quoi penser de leurs actions.

L'enjeu d'adapter aujourd'hui cette pièce est grand afin de pas être qualifié d'antisémite. Elle est en effet considérée comme « la pièce à problèmes » de

Shakespeare et fait l'objet de débats. « Le souvenir de la Shoah, à la fois proche et lointain, la rend difficile à mettre en scène » déclare le metteur en scène Pascal Faber. Le metteur en scène déplace ainsi la focale qui était sur l'histoire d'amour, pour aller vers le « problème juif ». Ce qui est montré, c'est la figure du juif, interdit de propriété, ne pouvant exercer que l'usure. « J'ai voulu confronter sur scène non pas un débat d'idées mais des êtres humains avec toutes leurs différences, leurs extrêmes, leurs douleurs ».

Le comique succède aux passages dramatiques, et on ne peut que s'émouvoir du funeste sort de Shylock, interprété magistralement par Michel Papineschi. A voir absolument !

DAVID PAUGET

Tous les jours à 13h. Réservation : 09 74 74 64 90



Bassanio doit parcourir maintes épreuves pour séduire la belle Portia dans *Le Marchand de Venise* du XVI^e siècle. PHOTO DR

LE SPECTACLE DU JOUR

THÉÂTRE DE L'OULLE "Le marchand de Venise"



→ De beaux costumes, six comédiens à la voix sûre et posée, au jeu nuancé et enthousiaste ! Après le succès de "Marie Tudor", de Victor Hugo, la compagnie 13 joue de nouveau dans la cour des grands, en s'attaquant cette fois à l'auteur britannique élisabéthain de génie, Shakespeare. Ils offrent un splendide écrin à sa comédie polémique, "Le marchand de Venise", à partir d'une nouvelle traduction de Florence Le Corre-Person. La mise en scène de Pascal Faber, rythmée et légère est résolument moderne. Histoire d'argent prêté, de religion, d'amour, de haine et de vengeance, avec le célèbre usurier juif Shylock (Michel Papineschi, grandiose), qui réclame à son débiteur une livre de chair en vertu du contrat qu'ils ont signé... Sans l'habileté des femmes, Portia (ravissante et malicieuse Severine Cojannot) et sa fidèle servante (Charlotte Zotto, enjouée et espiègle), les hommes auraient sans doute eu bien du mal à s'entendre... Au final, le public, bouleversé, ne sait plus très bien qui sont les victimes et les bourreaux... Exquis et touchant, un vrai bonheur !

Marie-Félicia ALIBERT

**Jusqu'au 26, à 13h, au théâtre de l'Oulle. Durée : 1h30.
Résa. 09 74 74 64 90.**



Le Marchand de Venise

LU / VU PAR

VÉRONIQUE GUIONIN

Publié le 15 déc. 2014

L'AUTEUR / RÉALISATEUR

William Shakespeare écrit "Le Marchand de Venise" entre 1596 et 1597.

Classée comme comédie dans le premier in-folio de 1623, cette pièce partage certains aspects avec les autres comédies romantiques de Shakespeare, mais contient également des passages d'une grande intensité tragique.

THÈME

Pour faire aboutir l'intrigue amoureuse nouée par un de ses amis, Bassanio, un riche marchand de Venise, Antonio, emprunte de l'argent à un usurier juif. En cas de défaut de paiement, Shylock, l'usurier, pourra lui prélever une livre de chair. L'intrigue aboutit mais l'usurier n'ayant pas été remboursé à temps et voulant se venger des humiliations subies du fait des chrétiens exige que le contrat soit respecté...

POINTS FORTS

1- La pièce est construite sur fond de comédie sentimentale. Une intrigue amoureuse (formidable scène des coffrets) et des amitiés fortes. Rien de superficiel et, au travers de la farce et de la légèreté qui font sourire, Shakespeare met en scène la comédie humaine. Ses aspirations naturelles et sa joie de vivre. Ses zones d'ombre, bassesses et faiblesses. Ses souffrances aussi.

2- Le drame qui se joue dans la deuxième partie de la pièce amène à réfléchir, avec une liberté d'esprit totale pour l'époque, et sans ménagements, sur la condition des juifs vivant alors dans le ghetto de Venise et en butte au mépris affiché des chrétiens. Le rapport de force entre les deux communautés ainsi que la violence et la haine qui en résultent sont présentés par Pascal Faber comme la clef de voûte de la pièce.

3- Comme le texte, la mise en scène est subtile et percutante, dans un décors sobre et des costumes séduisants. Il y a un parti pris cinématographique, renforcé par les éclairages et le choix du bouleversant chant hébraïque qui accompagne, en final, la prière de Shylock.

4- Les acteurs sont parfaits, entre légèreté et gravité.

Régine Cojeannot donne au personnage de Portia sa présence et sa grâce.

Michel Papineschi campe (y compris physiquement) un Shylock rejeté de tous, avec une puissance dramatique bouleversante. Face à la salle subjuguée, maître de la scène, il est tout à la fois usurier avisé et père meurtri, homme humilié dans ses croyances et sa dignité, devenu un bloc de haine impitoyable.

POINTS FAIBLES

Je n'en vois pas.

EN DEUX MOTS ...

Shakespeare est un maître dans son approche de la complexité humaine. Il propose ici une pièce engagée, grave mais aussi joyeuse. Allez au Théâtre de Lucernaire, dont le cadre convient parfaitement à cette pièce, goûter à l'émotion qui se dégage de ce beau moment de plaisir et de réflexion.

RECOMMANDATION

Vraiment, à ne pas manquer!

En priorité ♥♥♥♥♥

LE MARCHAND DE VENISE

COMÉDIE
DRAMATIQUE

Pour rendre service à son plus proche ami Bassanio, Antonio, talentueux marchand à Venise, se retrouve débiteur de l'usurier juif Shylock. Persuadé de pouvoir s'acquitter en temps et en heure de sa dette, il autorise son créancier à lui prélever une livre de chair en cas de défaut de paiement. Le contrat est pour le moins fantaisiste. Mais Shylock, persécuté par les chrétiens, compte bien prendre sa revanche... Coup du hasard, Antonio se trouve incapable d'honorer sa dette à échéance, et la vengeance de Shylock à l'égard de la société se met en marche. Résumée de la sorte, la pièce souvent qualifiée de comédie n'en semble pas une. Pascal Faber, sans pour autant renier la légèreté de l'intrigue amoureuse entre Bassanio et la belle Portia, choisit

de faire ressortir le côté noir du texte et les questions dérangeantes que le spectacle force à se poser. Argent, antisémitisme, injustice, inhumanité sont la clef de voûte de cette pièce qui, sans être la meilleure de Shakespeare, se laisse toujours regarder avec intérêt... L'adaptation resserrée sur une heure trente que propose le metteur en scène tient bien la route. Tout est fluide et sans le moindre temps mort. Mention spéciale à l'univers sonore imaginé par Jeanne Signé et aux lumières de Sébastien Lanoue. Pour interpréter Shakespeare, il faut un jeu incarné, vif, et direct. Les personnages du « Marchand de Venise » sont à la fois entiers et ambivalents. Tous sont d'une moralité plus que douteuse, Shylock et Antonio au même titre que les autres. Michel Papineschi et Régis Vlachos, entourés de Séverine Cojannot, Frédéric Jeannot, Charlotte Zotto et Philippe Blondelle, donnent à voir de belle façon la double nature de leurs rôles. D'un bout à l'autre du spectacle, on est emporté par leur énergie et leur enthousiasme. ●

Dimitri Denorme

► Lucernaire

Frédéric Jeannot et
Séverine Cojannot



PARISCOPE



Comédie dramatique de Shakespeare, mise en scène de Pascal Faber, avec Michel Papineschi, Séverine Cojannot, Philippe Bondelle, Frédéric Jeannot, Régis Vlachos et Charlotte Zotto.



Voulant demander la main à Belmont de la belle héritière Portia, courtisée de toutes parts, Bassanio emprunte à son ami Antonio, marchand vénitien.

Celui-ci dont plusieurs vaisseaux sont sur les mers, n'ayant pas l'argent, l'emprunte à Shylock, un usurier juif maltraité par les chrétiens qui donne une condition au prêt: si la dette n'est pas remboursée au jour-dit, il prendra une livre de chair sur le débiteur.

C'est le point de départ de la pièce de **Shakespeare**, remarquablement traduite ici par **Florence Le Corre**, qui signe aussi l'adaptation réussie (avec **Pascal Faber**). Texte aussi magnifique que complexe de l'auteur anglais, "**Le Marchand de Venise**" soulève de nombreuses questions et nous renvoie à nos choix personnels. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment elle résonne encore étonnamment, et même plus que jamais aujourd'hui.

Après le succès de "[Marie Tudor](#)", la *Compagnie 13* revient avec ce classique qui nous tient en haleine tel un véritable thriller avec une tension constante, ménageant heureusement quelques moments burlesques comme la cérémonie des coffrets. On est suspendu aux lèvres des acteurs qui livrent tous une prestation magnifique, **Michel Papineschi** en tête qui compose un prodigieux Shylock à la densité dramatique phénoménale. Bravo.

Voilà du théâtre comme on l'aime : à la fois profond et flamboyant, grave et divertissant. Tout y est réussi : des costumes somptueux de **Madeleine Lhopitalier** à la lumière délicate de **Sébastien Lanque**, de la mise en scène précise et inspirée de **Pascal Faber** à l'interprétation impeccable d'une bande de comédiens formidables dont on sent la solidarité.

On ne voit pas passer l'heure et demie de ce fabuleux spectacle. "Le Marchand de Venise", réussite absolue, devrait connaître le même triomphe que "Marie Tudor", ce serait amplement mérité.

Nicolas Arnstam



Le marchand de Venise

Créant un univers intemporel, malgré les costumes qui rappellent une époque, la mise en scène de Pascal Faber est très fine et se concentre sur l'histoire racontée par Shakespeare, en évitant les pièges du démonstratif. S'appuyant sur le jeu nuancé et retenu de Michel Papineschi qui en est le magnifique interprète, il fait de Shylock le "caillou" dans la chaussure d'une société qui se verrait bien fonctionner entre gens du même monde, comprenez uniquement entre chrétiens. On découvre alors le tragique caché entre les lignes du texte, dans des jeux de pouvoirs pervers, qui mettent à mal les ressorts de la comédie.

Antonio, un riche marchand de Venise, décide d'emprunter trois mille ducats à l'usurier juif Shylock afin d'aider son ami Basanio qui souhaite conquérir la riche héritière Portia. Comme les autres prétendants, Basanio doit se soumettre à l'épreuve imaginée par le père de la jeune fille : choisir entre trois coffrets d'or, d'argent ou de plomb. Basanio remporte l'épreuve, mais il apprend qu'Antonio ne peut rembourser en argent sa dette. Trahi dans sa propre maison par sa fille qui s'enfuit avec un de ces chrétiens qui méprisent son père, Shylock exige en vertu du contrat de "se payer sur la bête" et qu'une livre de chair soit prélevée sur le corps de son débiteur...

Une comédie, oui mais...

La mise en scène de Pascal Faber fait de la figure du Juif Shylock la pierre d'achoppement qui oblige au questionnement. Le bonnet rouge imposé aux juifs du "geto" lorsqu'ils en sortent les signale comme différents. Ils sont potentiellement les victimes désignées à l'arrogance de toute une société de seigneurs qui jouissent de l'impunité. Shylock, en réclamant uniquement "son billet" à savoir la livre de chair qui le remboursera, mais fera mourir Antonio, inverse un temps ces jeux de pouvoirs.

En mettant au centre les personnages de Shylock et d'Antonio, Faber met aussi à jour les rapports de dépendance sous-jacents dans toute la pièce : entre Portia et sa servante, entre Antonio et Basanio dépendant de l'argent de son ami, de Portia obligée d'obéir à son père mort, en soumettant ses amoureux à l'épreuve du coffret... Ici la relation dominant/ dominé devient un jeu de dupes où chacun se tient par la barbichette quelle que soit sa position.

Au-delà de cette direction d'acteurs pleine de finesse, la mise en scène joue aussi sur une scénographie astucieuse qui détourne l'étroitesse du plateau. Venise vit en creux dans une coulisse occultée par un rideau noir et représente l'extérieur alors que toute l'action se déroule dans les intérieurs (maisons, tribunal) à l'avant-scène. Devenant aussi importante que la partie visible du plateau, la coulisse permet ainsi de faire exister l'occulte, le caché et le secret. La création lumière inventive et précise de Sébastien Lanoue travaille au plus près des corps. Les personnages, surgissent de l'ombre, deviennent inquiétants alors qu'une lumière dorée joue les oppositions et souligne les scènes de comédie.

À la fin de la pièce, en perdant contre Antonio, l'usurier a perdu son bonnet rouge de juif et a été contraint à la conversion. Les amoureux sont tout à leur joie. Surgissant de l'ombre, le visage des deux ennemis reflètent la même défaite et révèlent une vérité qui perce les apparences : la victoire transitoire qui peut échapper à tout instant aux humains. Dans cette perspective, le grand mécanisme des dominations est le seul qui gagne à tous les coups. Il est tapi dans l'ombre et attend patiemment son heure.



A L'AFFICHE

▼ Par Philippe DELHUMEAU



Partager

TT Le Marchand de Venise

Lucernaire (PARIS)

de William Shakespeare

Mise en scène de Pascal Faber

***Le Marchand de Venise*, pièce de Shakespeare, est adaptée dans une mise en scène de Pascal Faber qui dépeint l'homme avec ses différences, ses faiblesses et ses ambiguïtés.**

Le Lucernaire, Pascal Faber le connaît un peu comme son castel de couleurs artistiques. Théâtre où il mit en scène, jour pour jour, *Marie Tudor* de Victor Hugo en 2011. Les classiques de la littérature vivent entre ses mains et des comédiens qui l'accompagnent de nouvelles histoires car Pascal Faber les intensifie des questions et des émotions qui émaillent le quotidien des hommes d'aujourd'hui.

Il est des textes de Shakespeare, Racine, Hugo Tchekhov, Strindberg, Söderberg, qui deviennent des monuments bibliographiques dans le théâtre du XIXe siècle. Les nouvelles écritures sont passagères d'expressions et d'intentions du moment, leurs auteurs ont eu le mérite de les coucher sur le papier. Mais que restera-t-il d'eux dans dix, vingt, cinquante ans ? Les Mouawad, Pommerat, Richter, Paravidino, Novarina, Py, Fo, Ndiaye, etc., etc., passeront la postérité comme les Ionesco, Havel, Pinter, Claudel, Brecht, etc., etc.

Le Marchand de Venise, considérée comme une comédie au XVIIe siècle, se conçoit, *in situ*, comme une mise en scène écrite dans un monde construit de déconstructions sociologique et historique. Le vieux juif Shylock incarne à lui-seul le 'débat sur les Juifs'. Un ailleurs qui a pris l'eau dans les méandres de l'histoire écrite avec un H majuscule pour ce peuple intemporel et un h minuscule pour l'histoire passée et récente.

Bassano, bel homme sans le sou, demande à son fidèle ami Antonio de lui prêter quelques mille ducats pour séduire Portia, une belle et prometteuse héritière. Aussi, Antonio intervient-il auprès de Shylock, le vieil usurier juif, afin d'obtenir la somme escomptée pour Bassano. Les histoires d'amour ne sont jamais simples et preuve en est avec celle de Portia et le prétendant. Antonio ne feint pas les difficultés à rembourser sa dette et Shylock décide de mettre à exécution ce qui est écrit sur le billet de reconnaissance, à savoir qu'une livre de chair soit prélevée sur le corps de son débiteur. L'affaire sera traduite devant la Cour et le verdict du juge sera ou ne sera pas sans appel.

Une comédie n'a pas la prétention d'être portée telle une revendication sur le blasphème d'un peuple. Sensibilité oblige, Pascal Faber et les comédiens ont, comme un seul homme, traduit les interlignes de la pièce avec la subtilité et l'intelligence des gens de scène qui savent anticiper l'intention avant de clamer le propos. La délicatesse du contexte juif ressort clairement dans la mise en scène. L'appréciation se mesure à la complexité des rapports humains, lesquels s'invectivent avec dérision. Riche marchand, usurier, jeune homme sans le sou, homme de compagnie belle héritière, dame de service, juge, médecin, une galerie de portraits dignes des toiles accrochées dans la Galerie des Offices à Florence. Entre eux, respirent les sentiments les plus extrêmes, l'amitié et la haine, l'amour et la trahison.

L'intensité de la représentation s'accélère avec les différences et la démesure dont font preuve les personnages dans leur rapport et leur affront. Certaines situations repoussent les limites du supportable et le politiquement incorrect est dissimulé dans les coffrets de plomb, d'argent et d'or. Aux actions, s'enchaînent les blessures et les silences, les confrontations et les déraisons, les émotions et leurs revers.

Le Marchand de Venise de Pascal Faber réveille un théâtre de débat où l'homme est compressé dans un étau de points de vue divergents. Ce texte résonne comme un compte à rebours qui impose une fin en l'homme sans que celui-ci la remarque. La mise en scène est à la hauteur des attentes de la pièce de Shakespeare car elle introduit tous les aspects de l'intrigue et de la comédie. Michel Papineschi, Philippe Blondelle, Séverine Cojannot, Frédéric Jeannot, Régis Vlachos, Charlotte Zotto donnent vie à ces personnages avec une intensité articulée sur une dynamique collective huilée d'interrogations et de points de suspension.

Immense Michel Papineschi

Après le succès de « [Marie Tudor](#) » en 2011, Pascal Faber et la Compagnie 13 reviennent au Lucernaire avec une adaptation du « *Marchand de Venise* », une œuvre problématique du répertoire shakespearien. Comment, en effet, mettre en scène le juif usurier Shylock sans se laisser happer par certains clichés antisémites véhiculés par la pièce ? Grâce à une fantastique interprétation de Michel Papineschi, ce personnage piégé révèle une fascinante profondeur humaine, et emporte le spectateur au bout de l'émotion.

Gilles Monsarrat, dans son commentaire de la traduction du *Marchand de Venise* donnée dans l'édition « Bouquins » des œuvres complètes de Shakespeare, le souligne d'emblée : « Le personnage le plus mémorable de la pièce n'est pas Antonio, le marchand de Venise, mais Shylock, l'usurier juif ; on cite souvent les grands acteurs qui ont tenu ce rôle depuis le xviii^e siècle (Charles Macklin, J. P. Kemble, Edmund Kean, W. C. Macready, Henry Irving, Donald Wolfit, Laurence Olivier, Dustin Hoffman, etc.), mais on ne cite pas ceux qui jouèrent Antonio ». J'espère, en retranscrivant cette phrase, ne pas faire insulte à la performance de Régis Vlachos, qui a parfaitement tenu son rôle d'Antonio, mais il est vrai que le personnage de Shylock, tour à tour victime et bourreau, pathétique et impitoyable, recèle une richesse propice au déploiement des plus grands talents dramatiques.

Dès les premiers instants de la pièce, tandis qu'une voix off expose en quelques mots sobres la situation des juifs du ghetto vénitien, Michel Papineschi apparaît, ses larges épaules engoncées dans un épais manteau noir, un petit bonnet rouge vissé sur le sommet du crâne, ses traits tirés par la lumière zénithale. Sans dire une parole, il impose aux spectateurs sa masse puissante, sa carrure animale. Il les jauge, il les dompte, puis s'éclipse dans les ténèbres. Ces quelques secondes frappent si fort l'imagination que les acteurs eux-mêmes en semblent également troublés. Il faut quelques minutes à Régis Vlachos, Frédéric Jeannot (Bassanio) et Philippe Blondelle (Graziano) pour hisser la qualité de leur jeu au niveau d'intensité qu'a procurée ce seul spectre.

Un lien ambigu savamment entretenu

On connaît l'argument de l'intrigue : pour conquérir le cœur de la riche Portia (Séverine Cojannot), le prodigue Bassanio demande à son ami Antonio de lui prêter à nouveau de l'argent. Tous ses capitaux étant investis dans de hasardeuses expéditions maritimes, celui-ci lui répond qu'il pourra seulement se porter garant d'un prêt que Bassanio obtiendrait d'un tiers. Bassanio se tourne donc vers Shylock, qui accepte de lui prêter trois mille ducats, mais qui, poussé par sa haine à l'égard d'Antonio, réclame le droit de lui prélever une livre de chair s'il ne lui rembourse pas cette somme dans les temps impartis. Tout l'intérêt de cette scène très forte est que l'âpreté au gain de Shylock et sa cruauté vis-à-vis d'Antonio sont contrebalancées par la révélation de l'indignité avec laquelle celui-ci avait coutume de le traiter. Antonio, le chrétien idéaliste et généreux, apparaît sous un jour nouveau, celui d'un antisémite hypocrite. Mais surtout, son personnage perd de la cohérence et de la consistance au profit de celui de Shylock : tout terrifiant que soit son désir de vengeance, le spectateur en comprend les raisons, et peut avoir pitié de lui. Ce lien ambigu, fait de compassion et de rejet, est savamment entretenu par la composition magnifique de Michel Papineschi, qui, avec une justesse jamais démentie et une intensité toujours maximale, accorde son corps et son âme à ce Shylock humain, trop humain. Face à une telle force de la nature, le risque était grand de voir le reste de la distribution complètement écrasée. À l'exception d'une scène interprétée dans le style *commedia dell'arte* qui ne m'a pas du tout convaincu (mais j'admets que c'est sans doute là un effet de mes goûts personnels), l'ensemble des acteurs est à créditer d'une très bonne performance. Parmi eux, je voudrais néanmoins distinguer Séverine Cojannot, qui prête à Portia toute son intelligence, sa grâce et sa vivacité. Elle se glisse également à merveille dans le costume du brillant juriste Balthazar.

Une fin transcendée

L'ensemble de l'équipe artistique s'est placé avec bonheur au service de la pièce et des interprètes. La scénographie est sobre mais ingénieuse (une barre en fond de plateau, des coffres disposés çà et là), les costumes sont de qualité (mi-modernes mi-anciens pour les hommes, traditionnels et élégants pour les femmes), les nombreux effets de lumière sont employés avec à-propos. Mais je voudrais surtout saluer le travail de Jeanne Signe à la création sonore, et aussi pour un magnifique chant hébreu interprété par Rafaele Cohen, empreint d'une beauté mélancolique sublime, qui a transcendé véritablement le dénouement de l'intrigue et que j'ai emporté avec moi, bouleversé, dans la nuit parisienne. Le plus bel hommage que l'on aurait pu imaginer à Shylock.

Vincent Morch

LEBRUIT DUOFF

LE MARCHAND DE VENISE, THÉÂTRE DE L'OULLE

Posted by *lefilduoff* on 6 juillet 2015 ·



LEBRUITDUOFF.COM – 05 juillet 2015

Le « Marchand de Venise » mes Pascal Faber / au Théâtre de l'Oulle – 13h00 – durée 1h30

Souvent taxée d'antisémitisme, cette pièce de Shakespeare n'est pas la plus jouée. Et pourtant il n'en est rien... Shakespeare décortique encore ici tous les ressorts des sentiments humains. Le jeune Bassanio, sans le sou et follement épris de la belle Porcia, demande à son ami Antonio, riche marchand et armateur vénitien, de l'aider. N'ayant pas de liquidités, celui-ci va demander de l'aide au juif Shylock, souffre-douleur des chrétiens. Shylock accepte mais demande dans le contrat une livre de chair d'Antonio au cas où celui-ci ne pourrait honorer sa dette...

Longtemps classée comme comédie, cette pièce de Shakespeare commence en effet comme un simple bluette amoureuse, mais Pascal Faber, le metteur en scène, plonge dès le début de la pièce le spectateur dans une sorte de trouble en plaçant le juif Shylock au cœur du Ghetto, zone du quartier historique de Cannaregio de Venise dans lequel les juifs étaient cantonnés, affublés d'un bonnet rouge lorsqu'ils devaient sortir pour commercer.

Ruiné par la perte de sa flotte, le riche marchand ne va pas pouvoir rembourser et le juif Shylock va donc aller en justice réclamer sa livre de chair. Humilié, ghettoïsé, rabaissé à longueur de journée par les chrétiens, le juif Shylock, dans toute son humanité va vouloir se venger de ses persécuteurs et c'est bien là que toute la finesse des personnages de Shakespeare transpire. Nul manichéisme dans cette pièce. L'Homme en devient animal, un animal blessé qui a toutes les difficultés à transcender sa haine accumulée mais qui demeure profondément humain.

Le jeu des acteurs, et en particulier celui de Michel Papineschi dans le rôle de Shylock interprété avec beaucoup de nuances et une dureté de façade empreinte de beaucoup d'humanité, offre un beau moment de théâtre shakespearien, le ton est juste et le trait léger, l'alternance des moments de comédie et de drame humain s'avère particulièrement équilibrée. Le choix des costumes, mêlant des costumes contemporains à ceux du XVIème siècle vénitien, souligne, s'il en était besoin, la contemporanéité du propos.

Nul doute que cette pièce peut mettre mal à l'aise tant le propos nous paraît actuel et la trame si humaine et que nombre de spectateurs vont en débattre entre eux à la sortie du théâtre.

Mais n'est-ce pas là une des fonctions essentielles du théâtre : éclairer et faire débat...

Pierre Salles

Le marchand de Venise



Spectacle de la Compagnie 13, vu le mardi 7 juillet, à 13h, au Théâtre de l'Oulle

Traduction : Florence Le Corre-Person

Adaptation : Florence Le Corre-Person et Pascal Faber

Mise en scène : Pascal Faber

Distribution : Michel Papineschi, Philippe Blondelle, Severine Cojannot, Frédéric Jeannot-Régis Vlachos, Charlotte Zotto

Chant : Raphaëlle Cohen

Genre : Théâtre

Durée : 1h20

Public : Tout public

Création 2014

J'avoue que j'étais un peu réticente à l'idée de voir une pièce de Shakespeare. J'en ai, sans doute à tort, une image un peu empoussiérée voire précieuse. J'ai bien fait d'oser prendre un risque : cette pièce à l'adaptation modernisée est une réelle réussite ! Et aussi une prise de risque en soi, ce qui lui confère un charme supplémentaire.

Ce risque est le choix de la pièce, peu connue parmi les œuvres de Shakespeare. J'ai vite compris pourquoi elle pouvait poser problème. Un spectateur peu ouvert aux complexités et paradoxes humains pourrait taxer cette pièce d'antisémitisme. Mais la mise en scène est d'une telle intelligence qu'il est difficile de tomber dans ce travers.

Le jeu des acteurs, tous très bons et pleins d'allant, y est aussi pour beaucoup. Chaque personnage apparaît tour à tour comme grand, minable, victime, bourreau. Le jeu de Michel Papineschi (le juif Shylock) est particulièrement fin et procure à Shylock toute la force de la fatalité. J'ai particulièrement aimé ce moment où la mise en scène présente Shylock, vaincu, seul sur scène dans la lumière, tête baissée, muet, enrobé d'un chant poignant.

Jusque-là, on s'amusait, on était surpris, de nombreux moments étaient jubilatoires, le ton souvent badin, trop peut-être parfois, lumière et costumes racontaient une pièce presque légère, mais la fin... Là un éclairage particulier est apporté à tout ce qui a précédé. Il n'y a plus de héros. Il n'y a plus qu'une forme de complot où l'injustice change de camp. Et c'est une belle relecture, poignante et juste.

En bref, un vrai bon moment de théâtre, avec son lot de surprises et une jolie réflexion finale, inattendue.

Florence Hinckel



Avignon Juillet 215

Cette pièce trop rare de Shakespeare est ici montée dans un décor étonnamment ingénieux et efficace, qui participe largement à la réussite de la proposition. Les comédiens sont tous très justes, et Michel Papineschi campe un Juif qui fera date à Avignon. Les rôles féminins sont parfaitement assumés et portés haut la main, ils enchantent ce spectacle d'une intensité rare. Que dire par exemple de la scène du procès, diaboliquement bien rendue par le décor et l'interprétation. Allez-y donc les yeux fermés (façon de parler).

Sébastien Iulianella

Le Marchand de Venise, à voir au Théâtre de l'Oulle jusqu'au 26 juillet

Un Marchand de Venise intemporel

• 4 juillet 2015 ⇒ 26 juillet 2015 •



Après le superbe *Marie Tudor* de Victor Hugo, **Pascal Faber** met en scène *Le Marchand de Venise* de Shakespeare, avec un travail en épure, quelques caisses, des costumes qui mêlent habilement XXI^e et XVI^e (le thème est intemporel), une mise en situation claire avec un incipit sur le ghetto de Venise et les exactions perpétrées sur les juifs qui y sont confinés. L'adaptation de **Florence Le Core-Person** et Pascal Faber, tout en gardant l'esprit de la pièce, sait harmonieusement alterner les moments sombres et ceux de pure comédie. L'ensemble est porté par une belle troupe de comédiens. **Michel Papineschi** interprète avec nuances et humanité le personnage torturé de Shylock, tandis que **Séverine Cojannot** campe une Porcia toute de finesse et d'intelligence. Loin d'être antisémite, cette œuvre complexe analyse les mécanismes des sentiments humains et les démonte avec une lucide acuité. L'horreur de la fin où Shylock humilié, ruiné, obligé de se convertir, en opposition au happy end des amoureux, renvoie à des situations bien actuelles. Le théâtre est bien ici «un réveille-matin de la pensée et des émotions» (E.-E. Schmitt).

MARYVONNE COLOMBANI

Juillet 2015

Le Marchand de Venise est joué au **Théâtre de l'Oulle** jusqu'au 26 juillet

Un marchand de Venise qui n'a pas perdu de son acuité, mené tambour battant par une troupe énergique dans une adaptation intelligente.



Affiche DR
LE PITCH

La pièce polémique de Shakespeare. Après trois ans de succès avec « Marie Tudor » la compagnie 13 revient avec sa nouvelle création.

L'AVIS DU FESTIVALIER

Pascal Faber signe une mise en scène percutante de cette pièce qui a soulevé et soulèvera longtemps encore des débats. L'art de Shakespeare a été, de tout temps, de poser des questions sans y répondre, laissant s'exprimer le libre arbitre de chacun. Cette troupe aguerrie au répertoire classique, « Marie Tudor » ayant laissé une empreinte certaine, se retrouve avec plaisir dans cet univers d'intrigues et de personnages ambivalents ou même parfois méprisables.

On ne peut que saluer la performance de Michel Papineschi en Shylock, modèle de répugnance et de haine de l'autre ou souffre-douleur, suivant les points de vue ; son interprétation habitée fait resurgir avec encore plus de force le débat sur l'antisémitisme, très présent aujourd'hui dans nos temps troublés.

Cependant l'art de Shakespeare dans toutes ses pièces et dans cette mise en scène intelligente est de montrer que les êtres humains, dans des situations qui les dépassent et quels que soient leurs croyances, retrouvent la « bête » qui est en eux.

La violence de Bassanio, bouillonnant Frédéric Jeannot est tempérée par Antonio, grand Régis Vlachos, qui est le seul être de la pièce à ne pas se laisser emporter par des visions trop abruptes et trop manichéennes. Séverine Cojannot interprète avec mutinerie une Portia sachant jouer d'une duplicité inventive.

C'est une comédie qui n'a pas que le nom de comédie car elle prête aux débats, mais, fort habilement, Pascal Faber à l'instar de Shakespeare, met en lumière le jeu parfait de ses comédiens pour faire ressortir la comédie romantique et gommer les propos religieux et violents dans un enthousiasme communicatif des acteurs cultivant l'énergie et la finesse.

Une pièce d'une modernité époustouflante, qui va vite et nous entraîne sur les chemins de la gravité et de la légèreté. On en ressort sonné et ébloui, un peu plus humain et le cœur revigoré...

Du beau et bon théâtre, sans temps mort !

Théâtre de L'Oulle, 19 place Crillon. Jusqu'au 26 juillet à 13h. Tarifs : 21,50€, carte OFF : 15€. Resa. 09 74 74 64 90.



THÉÂTRE DE L'OULLE LE MARCHAND DE VENISE (****)

[Festival d'Avignon](#)[Avignon Off : les critiques](#)[Lundi 20/07/2015 à 13H39](#)[Réagir](#)

Venise est partagée. Les religions, les rangs sociaux morcellent la cité lacustre. Dans un espace-temps souhaité peu précise par la mise en scène, afin qu'une identification contemporaine soit possible, le récit prend place. Bassanio est un jeune chrétien modeste, épris de la riche Portia, pour qui Antonio son ami s'endette. Le billet, c'est-à-dire le document matérialisant la transaction, est contracté auprès d'un usurier coriace qui apparaît comme l'ennemi aux yeux du nécessiteux. La chair d'Antonio lui-même est due à l'usurier si le contrat n'est pas honoré. Comme les vagues et la houle font danser les bateaux qu'Antonio, en grand marchand, disperse sur les eaux mondiales, les protagonistes sont ballotés au gré des péripéties qui se poursuivent, et par là même le récit, qu'accueille enfin la justice. La mise en scène, doublée d'un savant travail de lumière, sculpte fidèlement la pièce. Les comédiens portent le texte brillamment et ce avec le même souci d'exigence apporté à l'occupation scénique.

A 13h. Tarifs: 21,5/15/10 euros. 09 74 74 64 90. www.theatredeloulle.com

Hier au théâtre

Shylock, le véritable héros du Marchand de Venise



Shakespeare antisémite ? Impossible, avec le prisme douloureux de la Shoah, de lire *Le Marchand de Venise* de nos jours sans être profondément outragé par le sort du vieux Juif usurier, bafoué alors qu'il était dans son bon droit. Seul personnage à part de la pièce polémique du grand dramaturge anglais, il concentre sur lui tout le rejet d'une société chrétienne, cherchant un bouc-émissaire. Au Lucernaire, la mise en scène de Pascal Faber met clairement l'accent sur cette figure du persécuté sans toutefois offrir un avis tranché sur les coupables ou les victimes. Ayant l'intelligence de laisser au spectateur le soin d'établir son propre avis, Pascal Faber braque néanmoins les projecteurs sur ce rôle torturé en laissant de côté, à juste raison, l'aspect comédie romantique de la pièce, relégué au second plan. À la sortie de la représentation, on demeure secoué par la force émotionnelle engendrée par ce *Marchand de Venise* où chaque être possède sa part de lumière et d'ombre bien que le collectif de la meute dominante provoque bien plus d'indignation que de compassion à leur égard.

En 1596, les Juifs de Venise sont parqués dans un ghetto lugubre situé hors la ville. C'est ici qu'Antonio, riche marchand, part à la rencontre du vieux Shylock afin de solliciter son aide : il souhaite voler au secours de son ami Bassanio en empruntant trois mille ducats à l'usurier afin de permettre au jeune homme de partir à Belmont faire la conquête de Portia, une jeune et riche héritière. Le vieillard accepte, à une condition : si jamais Antonio échoue à remplir son contrat, il prélèvera une livre de chair sur son débiteur. Portia, aidée de sa servante et déguisée en avocat, parviendra à résoudre l'affaire par une pirouette bien facile et Shylock finira ruiné et abandonné par sa fille ayant rejoint le camp adverse des chrétiens.

La pièce de Shakespeare est terrible : bien que Shylock souhaite se venger d'Antonio pour avoir la main mise sur son métier, le Juif ne génère aucune colère, bien au contraire. Le sentiment d'injustice culminant lors de la scène du procès renvoie à un sentiment de corruption effroyable. Alors que le droit à la justice constitue l'un des piliers de la dignité humaine, Shylock se voit refuser la réparation d'une faute commise à son encontre. Humilié par un simulacre de justice de pacotille, l'usurier fait face à un antisémitisme sans réplique et édifiant. Relégué au rang de chien, il est contraint d'avalier sa fierté pour crever comme une bête sans honneur.

Taxée de comédie, *Le Marchand de Venise* ne captive par ses intrigues amoureuses, malgré la scène des coffrets délicieuse avec les prétendants étrangers et la servante mutine et rigolote à souhait de Charlotte Zotto. On a l'impression que Pascal Faber appuie cette sensation en plaçant la figure de Shylock au cœur des événements. Souvent isolé du reste du groupe par un rond de lumière opérant un effet de focus, Michel Papineschi se montre prodigieux dans son interprétation. Il mérite à lui seul le déplacement tant son désarroi et sa fureur transpirent sur scène. Il élève véritablement cette comédie au rang de tragédie pathétique où la souffrance de la mise au ban l'emporte sur des amourettes insipides. Des chants liturgiques hébreux ponctuent son apparition, conférant une solennité bienvenue aux propos. Plus globalement, la mise en scène, sans être follement originale, reste convaincante car Pascal Faber a perçu tout le potentiel dramatique de Shylock et s'y tient dans sa proposition.

Ainsi, ce *Marchand de Venise* pose problème aujourd'hui. La question de l'antisémitisme n'a jamais été aussi brûlante et les propos shakespeariens sont à charge contre le peuple juif. Pascal Faber semble avoir senti les passerelles à effectuer entre la création du ghetto de Venise il y a plus de cinq cents ans et le rejet d'une communauté toujours aussi important. Shylock détourne donc fortement l'attention du reste de l'intrigue en concentrant toute l'empathie sur sa seule personne; Une adaptation juste d'une pièce extrêmement virulente. ♥ ♥ ♥

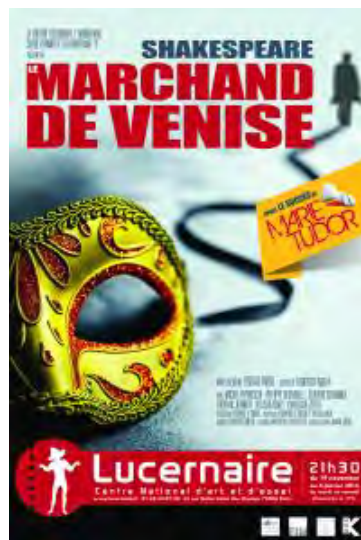


SHAKESPEARE INTEMPOREL

Salomé Dolinski 11 décembre 2014 Culture

« Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourrons-nous pas ? Et si vous nous bafouez, ne nous vengerons-nous pas ? » Vous connaissez sûrement cette éloquent citation, et, pourtant, difficile d'en déterminer l'auteur ... Il n'est autre que Shakespeare, qui place ce discours dans *Le Marchand de Venise*.

Jusqu'au 4 janvier 2015, une pièce de choix se joue au théâtre du Lucernaire. Il s'agit du *Marchand de Venise*, de votre british préféré William Shakespeare. Ecrite autour de 1597, cette tragi-comédie est moins connue du grand public que *Roméo & Juliette*, *Hamlet* ou encore *Macbeth*, mais est un véritable bijou. *Le Marchand de Venise* désigne Antonio, qui emprunte de l'argent à l'usurier Skylock pour venir en aide à son protégé et ami Bassanio. L'usurier, en bon juif*, fait signer à Antonio un contrat où il autorise son créancier à le démunir d'une livre de cher s'il ne le rembourse pas. Bien sûr, Antonio se retrouve dans l'incapacité de payer et l'usurier insiste pour que le contrat soit appliqué, pour se venger des humiliations que lui ont fait subir les chrétiens. Pendant ce temps, une histoire d'amour voit le jour entre Bassanio et Portia, et entre Leonardo, serviteur de monsieur, et Nerissa, dame de compagnie de madame.



[Vous pouvez réserver vos places sur le site du théâtre](#)

La mise en scène

Sur scène, les six comédiens, qui jouent chacun plusieurs rôles, sont d'une justesse et d'un talent incroyable. La petite taille de la scène permet au spectateur d'être au cœur du spectacle, et de ne pas en perdre une miette. Il serait dommage de ne pas se délecter de chaque réplique de cette pièce qui soulève des problématiques on ne peut plus d'actualité : la religion, les préjugés, la haine, mais aussi l'amour, l'amitié (c'est une véritable *bromance* entre Antonio et Bassanio) et le travestissement ! Au cours de la représentation, vous ressentirez tout à tour gravité et rire, un bel exercice pour les zygomatiques. Mais ce sont vos mains qui travailleront le plus lorsqu'il faudra applaudir, car vous ne voudrez vous arrêter. Cette pépite se joue du mardi au samedi à 21h30, le dimanche à 17h, et le tarif pour les moins de 26 ans n'est que de 11€. Il ne vous reste plus qu'à emmener vos proches et vous aurez peut-être le plaisir de croiser les comédiens à la fin de la représentation et comme moi, de les féliciter. Car en plus d'être talentueux, les comédiens sont très disponibles, ils vous inviteront à les rencontrer au bar d'à côté ... La promesse d'une belle soirée !

* Cette expression, tout comme la pièce, est à prendre avec humour et tolérance.



Mes Illusions Comiques

"Un théâtre où chacun doit jouer son rôle."

Pascal Faber nous avait enchanté avec sa mise en scène de *Marie Tudor*, en 2012 dans le cadre du festival Off d'Avignon. Cette fois-ci, c'est à Shakespeare qu'il s'attaque avec ***Le Marchand de Venise***, à découvrir à Paris au **théâtre du Lucernaire**.



Pour sortir de la gêne son ami Bassanio et lui permettre de courtiser la femme qu'il aime, Antonio, marchand à Venise, contracte un prêt auprès de Shylock, un usurier juif. Mais Shylock exige une clause étrange pour ce contrat : en cas de non paiement de l'emprunt dans les délais, il prélèvera une livre de chair d'Antonio. Le marchand est confiant : ses bateaux seront bientôt au port, chargés de marchandises. C'est sans compter sur les naufrages ... Ruiné, Antonio ne peut régler la créance dans les délais. Pour le sauver, Bassanio qui a obtenu entre-temps la main de la belle et riche Portia, se présente devant le tribunal avec le double de la somme prêtée. Mais Shylock reste inflexible : le contrat doit être honoré.

Il n'est pas évident de monter aujourd'hui ce *Marchand de Venise*. Principalement parce qu'il y est question des relations entre juifs et chrétiens telles qu'on les concevait au 16^e siècle. Des mots dont l'antisémitisme pourrait choquer aujourd'hui. Par l'habileté de sa mise en scène, Pascal Faber évite cet écueil. D'abord parce qu'il pose le contexte en préambule : l'action se situe à une époque où les juifs ne peuvent posséder des terres et sont obligés pour subsister de se livrer à l'usure. Une pratique réprouvée par les chrétiens. Ils sont cantonnés dans un quartier et doivent porter un bonnet rouge lorsqu'ils se mêlent à la population. Par ces quelques mots, on comprend immédiatement la stigmatisation dont ils sont victimes. Mais Pascal Faber va encore plus loin : une première scène silencieuse dans laquelle on voit Antonio cracher sur Shylock. Dès lors, l'entêtement du juif à faire honorer le contrat s'explique par cette blessure et la rancune qu'elle engendre plus que par une propension à la haine inhérente à une quelconque appartenance religieuse.

Style épuré et intrigue resserrée : voilà la marque de fabrique de Pascal Faber. Par manque de moyens, certes, mais les pièces ainsi présentées se révèlent sous un autre jour. Le décor se résume à quelques accessoires - des caisses en bois - et plusieurs personnages ont été supprimés. Six comédiens se partagent ainsi l'affiche. En tête Michel Papineschi, magistral dans le rôle de Shylock. Il insuffle au personnage une dignité qui renforce le propos.

La pièce oscille entre cette intrigue centrale - dans le registre dramatique - et des passages plus drôles, tirant vers la farce, où l'on voit se succéder les prétendants de Portia. De quoi conférer un peu de légèreté à la pièce, qui sans cela serait bien sombre.

Théâtre passion

Le marchand de Venise - Shakespeare - Lucernaire

Mise en scène Pascal Faber

Adaptation : Florence Le Corre et Pascal Faber

Avec Michel Papineschi, Séverine Cojannot, Philippe Bondelle, Frédéric Jeannot, Régis Vlachos, Charlotte Zotto



L'argent est le maître du monde, l'argent est roi, tout tourne autour de ce métal si précieux ! Shylock usurier juif, est trahie par sa fille, qui s'enfuit avec un chrétien et avec les bijoux, il n'est pas méprisable, il tente de survivre, pour cela il sera inflexible quant au paiement de la dette d'Antonio, celui-ci lui doit une livre de sa propre chair.

Portia est coquette mais elle a de l'esprit et du cœur, et par là est bien supérieure à son amoureux Bassanio...

Les comédiens avec en tête Michel Papineschi, donnent une belle représentation de cette comédie amère, délicate, ils ne tombent pas dans la caricature, il ne s'agit pas seulement d'argent mais de dignité, de reconnaissance, la haine emportant tout sur son passage, quelle que soit la culture ou la religion de l'un ou de l'autre.

La mise en scène de Pascal Faber est inventive, des costumes et de fort beaux masques, tant pour cacher le regard des belles que pour ridiculiser les soupirants de Portia, elle en dresse d'ailleurs pour chacun un portrait bien savoureux !

Moments d'émotion et moments burlesques, tant dans les scènes que dans les dialogues, un beau moment de théâtre.

Anne Delaleu



Après le succès de Marie Tudor, salué unanimement par la presse, Pascal Faber s'est attelé à l'adaptation et la mise en scène de la pièce extrêmement polémique de William Shakespeare, *Le marchand de Venise*.

Une histoire ambiguë avec pour centre d'intérêt le problème juif sous les traits de Shylock usurier de son état qui prête à Antonio, un riche marchand de Venise une somme de trois mille ducats afin d'aider son ami Bassanio à gagner le cœur de la belle et riche héritière Portia. Un retour de fortune d'Antonio l'empêche de rembourser sa dette à Shylock. Celui-ci intraitable exigera en vertu d'un abominable contrat de prélever une livre de chair sur le corps de son débiteur.

Est-ce une pièce antisémite ? Ou une mise en regard sur un représentant d'une communauté guère appréciée au 16ème siècle et qui revendique un traitement humain. Un juif déterminé à se venger des chrétiens depuis que sa fille a fui la maison avec un chrétien en emportant avec elle une partie de ses richesses. Une pièce trouble où toute une galerie de personnages complexes, attachants ou haïssables s'entre-déchirent dans des situations démesurées.

Dans cette version condensée, Pascal Faber, supprimant nombre de personnages, centre l'action sur Antonio et Shylock et l'histoire d'amour entre Portia et Bassanio et entre leurs serviteurs. Il met en lumière ce personnage de Shylock, et c'est une belle initiative, un Shylock magnifiquement interprété par un Michel Papineschi coléreux, désesparé, pathétique. Il en fait ressortir toute l'ambiguïté, usurier avare et méchant, oubliant son intérêt par souci de vengeance mais aussi, homme humilié, moqué, insulté, dans une parodie de justice. Des chants liturgiques hébreux soulignent les instants dramatiques, et les jeux de lumière la solitude du vieux juif face au reste de la société.

Telle que Pascal Faber nous la présente, cette version ne répond pas à la question que pose *Le Marchand de Venise* depuis sa création: cette pièce est-elle antisémite ou pas ? Mais laisse le soin à chaque spectateur d'en faire sa lecture, ouvrant certainement la porte à nombre de débats. Mais n'est-ce pas là le rôle du théâtre ?

Patrick Rouet et Nicole Bourbon

Antonio est un marchand aimable et altruiste. Afin d'aider son ami Bassanio à courtiser la belle Portia, il accepte d'emprunter trois mille ducats auprès de Shylock, un usurier juif. Malgré sa haine des chrétiens qui ne cessent de l'humilier, le prêteur accepte le contrat mais pose une bien étrange condition à sa créance: si pour une raison quelconque, la somme n'était pas remboursée à la date prévue, alors Antonio serait dans l'obligation de lui céder une livre de sa propre chair tranchée à même le corps. Certain de sa fortune, le marchand signe la clause mais cette singulière requête prend des proportions cauchemardesques lorsqu'Antonio fait faillite. Se trouvant alors dans l'incapacité de rembourser Shylock, il doit faire face au cruel usurier qui l'attend impassiblement le couteau à la main!

Cette pièce de Shakespeare a été écrite à la fin du XVI^e siècle. Bien qu'elle soit cataloguée comme une comédie, elle possède de toute évidence une très forte dramaturgie qui entraîne ses personnages vers des actes et des comportements ambigus : jalousie, haine religieuse, vengeance, trahison... Comme à son habitude, le grand William se régale à y sonder l'âme humaine dans ce qu'elle possède de plus noir et de plus extrême. Voilà certainement pourquoi, selon les époques et le point de vue de chacun, *Le Marchand de Venise* peut s'offrir à une foule d'interprétations. A travers cette toute nouvelle adaptation, le metteur en scène Pascal Faber a choisi de nous exposer la sienne. Afin de mettre en avant l'intensité du texte shakespearien et le talent de sa troupe, il a opté pour une scénarisation minimaliste: le décor se résume en effet à une balustrade agrémentée de quelques caissons de bois. La partition théâtrale repose ainsi entièrement sur la prestation des six acteurs de la Compagnie 13 qui donnent magnifiquement vie aux protagonistes du récit.

Il y a tout d'abord Antonio, le marchand vénitien. Bien qu'il prête son nom à la pièce, ce marchand n'est pas à juste titre le héros de l'histoire. Son profil noble et doux est cependant superbement mis en valeur grâce à la sobre élégance et à la finesse de jeu de Régis Vlachos. A ses côtés, le comédien Frédéric Jeannot incarne un Bassanio fougueux et excessif. L'oeil transi et la démarche nerveuse, il ponctue ses tirades avec de grandiloquents mouvements de cape et possède l'impatience propre aux amoureux contrariés. Il faut dire que ce jeune courtisan a de quoi se ronger les sangs car la belle Porcia présente non seulement de beaux appâts mais elle dispose également d'une dot fructueuse. C'est à Séverine Cojannot que revient la tâche d'interpréter cette riche héritière. Malgré une attitude un peu sèche au début du premier acte, elle parvient progressivement à enrichir son jeu et finit par conférer à la figure de Porcia une bien séduisante autorité. Apparaissant alternativement en robe de velours ou déguisée en avocat, cette comédienne fait preuve d'une vive éloquence pour mener à bien son plaidoyer à l'encontre du vieux Shylock. Malgré ses ruses et son intelligence, elle ne parvient pourtant pas à voler la vedette au magistral Michel Papineschi. Dissimulé derrière ses petites lunettes rondes, cet étonnant acteur s'est littéralement fondu dans le stéréotype de l'usurier juif: vouté sous son immense manteau noir, il se déplace dans l'ombre et ne jure qu'après les ducats qu'il tente de faire fructifier. Le regard fourbe et la langue sinieuse, il méprise les bigots qui le traitent de mécréant et l'obligent à parader publiquement sous son ridicule bonnet rouge. Un juif ne pouvant faire preuve de « charité chrétienne », c'est sans état d'âme qu'il réclame la livre de chair fraîche que lui doit Antonio. Tour à tour poignant ou cruel, trahi par sa fille ou spolié par la loi, Michel Papineschi offre au public une interprétation époustouflante de vérité: au fil des actes et des événements, on guette sa figure inflexible, son regard haineux et l'on attend le moment où il empoigne sans miséricorde le couteau punitif pour trancher son dû avec délectation.

Malgré le procès plein de tension qui boucle la pièce et contraint Shylock à céder ses biens en se convertissant au christianisme, on a tout de même l'impression que Pascal Faber ne conclut pas cette histoire de façon impartiale. Certes, il propose à son public de juger par soi-même qui est le réel coupable du récit mais il l'incite de façon très subtile à prendre parti pour Shylock: lors de son accusation, Shylock est en effet soigneusement mis en avant dans des halos de lumière et encensé par des chants liturgiques hébreux aptes à troubler n'importe quel spectateur. En créant ainsi une empathie sous-jacente envers ce pauvre bougre, Pascal Faber transforme son protagoniste en un persécuté et efface habilement l'aspect haineux et rancunier du personnage. A en croire ses répliques, Shylock était pourtant prêt à saigner un chrétien qui ne le menaçait pas de mort! Pourquoi donc stigmatiser à ce point un meurtrier qui ne fait preuve d'aucune clémence à l'égard de son prochain? N'est-ce pas là détourner le propos de Shakespeare qui, malgré l'antisémitisme dont on l'accuse, se contente de mettre en scène et de montrer du doigt les faiblesses de chaque homme par delà la race et la croyance qui le caractérise?

Certes l'Angleterre élisabéthaine du XVI^e siècle était judéophobe et il est fort possible que Shakespeare le fut également mais lorsque l'on s'attache à certaines répliques de William, on ne peut dire que toute sa pièce déprécie le peuple de Judée: dans la fameuse tirade prononcée par Shylock, (Acte III- Scène I), il le met totalement à égalité avec les autres nations: « *Un juif n'a-t-il pas des yeux, Un juif n'a-t-il pas des mains, des organes?...* ». Ce discours est si éloquent que les juifs eux-mêmes s'en sont servis à maintes reprises pour défendre leurs droits ou leurs positions. N'est ce donc pas un peu contradictoire et réducteur de ne voir que l'aspect antisémite d'une oeuvre aussi riche que *Le Marchand de Venise*? Il faut arrêter de se cantonner à cette sempiternelle lecture politico-religieuse! La pièce de Shakespeare ne doit pas se résumer à un débat sur le martyr du peuple juif, c'est une composition qui parle d'amour, d'amitié, d'ambition, c'est une prose qui sonde les tréfonds et les faiblesses de l'âme humaine, c'est enfin un texte qui se veut une comédie parsemée de clins d'oeil grivois et humoristiques. On pourrait de temps à autre mettre en avant la noblesse d'âme d'Antonio, le marchand qui prête sans condition, ou s'interroger sur les jeux de travestissement qui ponctuent tout le récit, on pourrait y souligner le féminisme avant-gardiste de Shakespeare qui place l'intelligence de la savante Porcia au dessus de l'entendement de tous ces messieurs, on pourrait enfin évoquer l'ambiguïté de la relation qui lie Antonio à Bassanio, car lorsque l'on y regarde de plus près, l'amour qui existe entre ces deux hommes n'est pas aussi anodin qu'on pourrait le croire... Le théâtre de Shakespeare déborde de propositions aussi sensuelles que spirituelles, il serait grand temps de les exploiter à leur tour, non?

Le Marchand de Venise de Pascal Faber? Une pièce remarquable, une troupe de comédiens épatants mais une adaptation un peu trop partisane...

Salon littéraire

Le marchand de Venise, un spectacle vif et vivifiant

Ecrivains et auteurs : William Shakespeare

Thèmes : Théâtre Arts

il y a 20 heures [Suivre](#) · [Utile](#) · [Commenter](#)



La musique, les trépidations des acteurs envahissent tout de suite le plateau : quelques pas furtifs, des regards entendus, un éclairage partiel des premiers mouvements suffisent à dynamiser le propos. L'argument se présente comme à la fois cruel et plaisant : il s'agit d'une dette gagée sur de la chair. D'aspect composite, la pièce mêle une histoire d'amour (la conquête passe par l'épreuve d'un choix aveugle) et un emprunt fait un peu vite à un usurier juif cherchant à venger les

humiliations dont il fait l'objet. C'est en même temps une fable sur la rivalité du catholicisme et du judaïsme. La troupe s'empare de ce sujet grave sans ambages, avec la spontanéité et la générosité qui la caractérisent, pour mener bon train une représentation alerte.

Le ton est juste, franc, efficace, même s'il ne procède pas d'une grande élaboration. Il s'autorise de l'ambivalence de la pièce : antisémite, elle présente en même temps une mise en perspective de l'antisémitisme. C'est bien l'intérêt toujours vif de Shakespeare : l'irrésolution du sens qu'il construit. Les comédiens, animés d'une belle énergie, savent distraire sans interdire de réfléchir. Certes ils forcent un peu le trait, grossissent sensiblement les expressions. Mais le résultat est sain, dynamique : on ne saurait boudier le plaisir d'un spectacle à la fois léger et ambigu. Sans surcharger le texte, avec les seuls moyens de l'engagement soutenu des acteurs, la Compagnie 13 parvient à présenter un spectacle simple et riche, vif et même édifiant.

Christophe Giolito

Le marchand de Venise de



William Shakespeare, mise en scène de Pascal Faber
Avec Philippe Blondelle, Séverine Cojannot, Frédéric Jeannot,
Michel Papineschi, Régis Vlachos et Charlotte Zotto.

Traduction Florence Le Corre-Person Adaptation Florence
Corre-Person et Pascal Faber.

Lumière Sébastien Lanoue ; univers sonore Jeanne Signé ;
costumes Madeleine Lhopitalier.

Au Théâtre Le Lucernaire, 53, rue Notre-Dame des Champs - 75006 PARIS
métro Vavin - Notre-Dame des Champs Tél. 01 45 44 57 34

<http://www.lucernaire.fr/beta1/index.php?>

[option=com_content&task=view&id=1731&Itemid=56#.VisqPHvzGg](http://www.lucernaire.fr/beta1/index.php?option=com_content&task=view&id=1731&Itemid=56#.VisqPHvzGg)

À partir du 19 novembre 2014, du mardi au samedi à 21h30, le dimanche à 17h.



LE MARCHAND DE VENISE

Shakespeare antisémite ?

Impossible, avec le prisme douloureux de la Shoah, de lire Le Marchand de Venise de nos jours sans être profondément outragé par le sort du vieux Juif usurier, bafoué alors qu'il était dans son bon droit. Seul personnage à part de la pièce polémique du grand dramaturge anglais, il concentre sur lui tout le rejet d'une société chrétienne, cherchant un bouc-émissaire.

Au Lucernaire, la mise en scène de Pascal Faber met clairement l'accent sur cette figure du persécuté sans toutefois offrir un avis tranché sur les coupables ou les victimes. Ayant l'intelligence de laisser au spectateur le soin d'établir son propre avis, Pascal Faber braque néanmoins les projecteurs sur ce rôle torturé en laissant de côté, à juste raison, l'aspect comédie romantique de la pièce, relégué au second plan.

À la sortie de la représentation, on demeure secoué par la force émotionnelle engendrée par ce Marchand de Venise où chaque être possède sa part de lumière et d'ombre bien que le collectif de la meute dominante provoque bien plus d'indignation que de compassion à leur égard.

Théâtre : « Le Marchand de Venise » au Lucernaire à Paris.

« **Le Marchand de Venise** » est la **pièce** de Shakespeare qui pose question par rapport à un antisémitisme possible de son auteur. Certaines de ses répliques sont en effet plus qu'ambiguës. L'adaptation qui en est faite au Lucernaire est particulièrement intelligente. Elle montre comment deux communautés peuvent se haïr par ignorance réciproque. Et la transposition à notre société devient évidente, par ces temps de communautarismes généralisés. Les personnages sont bien interprétés, spécialement Shylock, criant de sincérité tandis qu'on se demande si le marchand, en lui demandant de se convertir au christianisme, agit par conviction religieuse ou économique (le prêt à intérêt lui deviendra interdit). On a affaire à la troupe qui a monté il y a plusieurs années une « Marie Tudor » si réussie qu'on s'en souvient encore, c'est tout dire !

Pierre FRANÇOIS



« Le marchand de Venise »
Jusqu'au 4 janvier au Théâtre du Lucernaire

Bassanio, jeune noble vénitien peu fortuné, demande à son ami Antonio, riche marchand de la Sérénissime, de lui prêter trois mille ducats afin de se rendre auprès de Porcia, riche héritière qu'il aime et dont il souhaite gagner les faveurs. Antonio ne dispose pas de cette somme sur-le-champ car sa fortune est engagée sur les mers et qu'il attend le retour de ses bateaux. Il s'adresse à Shylock, un usurier juif qu'il méprise, pour les lui emprunter. Celui-ci renonce à demander un intérêt pour le prêt, mais exige, en cas de non-paiement, une livre de la chair du débiteur.

Cette pièce de Shakespeare, écrite en 1596, est beaucoup moins représentée que les autres comédies romantiques avec lesquelles elle est classée. Elle est souvent considérée comme une « pièce à problèmes ». Certains ont soupçonné Shakespeare d'antisémitisme tant le contrat qu'impose Shylock à Antonio est monstrueux. Mais vu d'aujourd'hui, le sort imposé à Shylock, privé de sa fille partie avec un jeune noble chrétien, dépouillé de tous ses biens et contraint de se convertir, apparaît tout aussi monstrueux. Comme le dit le metteur en scène Pascal Faber, « le charme du marchand de Venise est de proposer une galerie de personnages qui sont tous troubles, ambivalents, attachants et haïssables à la fois ». C'est cette ambiguïté qui l'a conduit, avec Florence Le Corre-Person, à cette adaptation qui, tout en ne négligeant pas les scènes de comédie, laisse toute son importance au discours de Shylock. La scène du Lucernaire est petite et même si le jeu des rideaux et des éclairages permet de créer un peu d'illusion, on aurait souhaité davantage de stylisation dans la scénographie. Mais Pascal Faber a su faire la part belle aux femmes. Séverine Cojannot est une Porcia qui, par le jeu de ses regards et de ses déplacements, réussit astucieusement à mener Bassanio à choisir le coffret qui lui permettra d'obtenir sa main. Elle excelle aussi déguisée en avocat à déployer toutes les ruses et les finesses qui permettront à la justice de sortir Antonio de ce mauvais pas. Il faut surtout saluer la prestation de Michel Papineschi en Shylock. Combatif et duplice dans la tirade où il rappelle à Antonio à quel point il l'a humilié et méprisé et où il exige sa livre de chair, il devient émouvant quand, vaincu et courbé, il lit la Torah, recouvert de son châle de prières, tandis que s'élève un chant religieux poignant. C'est sur une vision sombre d'Antonio et Shylock étrangers l'un à l'autre, aux deux bouts de la scène, que se clôt ce qui n'est pas vraiment une comédie, mais Shakespeare a l'habitude de déjouer les classements !

Micheline Rousselet

Du mardi au samedi à 21h30, le dimanche à 17h
Théâtre du Lucernaire
53 rue Notre Dame des Champs, 75006 PARIS
Réduc'SNES sur réservation : 01 45 44 57 34